

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Hubert Aquin m'apparaît

François Hébert

Volume 30, numéro 2 (176), avril 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1988). Hubert Aquin m'apparaît. *Liberté*, 30(2), 86–92.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

## HUBERT AQUIN M'APPARAÎT

Je me trouvais, en décembre dernier, dans l'église Saint-Jean-Baptiste où des chœurs devaient chanter d'anciens noëls québécois. C'est Ig qui avait voulu en entendre; moi, ces chants-là me laissent plutôt froid. Sauf peut-être le *Minuit, chrétiens*, mais le diocèse de Montréal venait de réitérer une vieille mise en garde au sujet de son contenu hérétique, et des curés prévoyaient déjà d'interdire la fameux cantique, l'œuvre de francs-maçons français du siècle dernier, sous prétexte qu'il y était question de l'Homme-Dieu, une sorte de demiurge pas catholique, incompatible avec l'orthodoxie, et qu'en outre on y invitait le peuple à se tenir, imaginez, *debout*! Et presque, donc, à faire la Révolution! Ouf! Je trouve tout ça assez drôle. Est-ce que le service de pastorale liturgique ne devrait pas plutôt se prononcer sur la divinité d'E.T. (prononcez, en bon latin, *Ittih*), ce dernier étant un messenger nettement plus qualifié des dieux de notre époque? L'Olympe a déménagé dans l'hyper-espace; le Golgotha aussi, et il faut imaginer aujourd'hui que l'oreille du soldat romain, celle que l'apôtre Pierre tranche quand Judas trahit le Christ, que cette oreille, dis-je, coupée, tournoie désormais dans la nuit intersidérale comme une petite soucoupe parmi tant d'autres.

Les chœurs firent leur apparition et s'installèrent devant le gigantesque baldaquin doré. L'église n'était

pas comble, peut-être parce que le récital était gratuit. Je me fis la remarque que l'assistance était presque uniquement composée de personnes âgées; j'en souriais intérieurement quand je m'avisai que je n'étais plus tellement jeune moi-même. Passons. Les solistes arrivaient. Je sentais que j'allais m'ennuyer ferme. Ig, pour sa part, trépignait sur mon épaule; il avait hâte d'entendre toutes ces belles voix, lui dont la gorge n'émet que des sons éraillés, mal encodés et mal décodables, des bruits devrais-je dire, auxquels on ne peut que *prêter* un sens, les bruits du corps: cris, respirs, soupirs, sanglots, râles, rots, pets, borborygmes, spasmes divers. Y a-t-il un Grevisse pour cette langue-là? Si tous la parlent, peu l'entendent bien. Je ne m'étonnais plus que personne n'entende ni ne voie mon Ig; sans doute était-il *trop* frappant pour qu'on sursautât: on n'y croyait pas, malgré l'évidence. Ou alors, on *feignait* de ne pas le remarquer! Pourquoi? Parce que, pour peu qu'on lui eût accordé plein et entier droit de cité, parce qu'il eût alors remis en question trop de croyances, d'idées, de coutumes, voire de lois, et ça...

Le grand orgue retentit, on chante le *Venez, divin Messie* de Rodolphe Mathieu, puis un morceau de Raymond Daveluy. Une composition de Rachel Laurin (elle a 26 ans et c'est elle qui touche l'orgue du chœur), intitulée *Tu n'as point d'asile*, m'intéresse particulièrement; mais ça ne veut rien dire, je ne connais rien à la musique. J'en ai même peur; elle m'a souvent fait pleurer. Ig lit dans mes pensées; il me sourit. Je l'attendris? Ou bien il rit de moi! Allez savoir, avec son minois antédiluvien! Suivent des morceaux de Gabriel Cusson, Clermont Pépin, Bernard Piché, Joseph-Julien Perreault.

À l'entracte, nous nous levons et allons, Ig et moi, jeter un coup d'œil sur la crèche. Prévisible: les statues de Joseph et de Marie sont québécoises. Mais où

est le petit Jésus? Il manque. Est-ce que Marie ne l'aurait pas encore mis bas? Je la regarde, elle n'est pourtant pas grosse! C'est sans doute qu'on attend la veille de Noël pour déposer dans la paille le fameux bébé. Quel théâtre! Ce dieu va naître non seulement sans papa, mais sans maman maintenant! Quelle magie! Ou bien il a été kidnappé, et à l'heure qu'il est, les ravisseurs sont au téléphone et font chanter le curé, le maire, le roi ou la télé? Dieu interviendra-t-il? Et André Arthur?

Nous regagnâmes notre place et c'est dans la deuxième partie du programme que Hubert Aquin nous apparut. Ou plutôt m'apparut, devrais-je dire, car je ne sache que personne d'autre ne le vit, là où il vint, c'est-à-dire dans la niche placée au-dessus de la chaire, à gauche du chœur, là où se trouvait auparavant un saint Georges occupé comme de raison à trancher son sempiternel dragon. L'Aquin, les cheveux gominés et dans un complet impeccable, me faisait des signes difficiles à interpréter. Je restai figé, vous pensez bien! Que faisait-il là? Je tentai de reprendre mes sens, nettoyai mes lunettes. Il restait là, à gesticuler. On chantait maintenant *Les anges dans nos campagnes* de Romain-Octave Peltier. Je songeai aux anges de Wim Wenders, sortes d'agents plus ou moins secrets, plus ou moins doubles, et qui infiltraient Berlin dans *Les Ailes du désir*. Je n'entendais plus la musique. Est-ce que je me racontais des histoires?

Je me souvins de la fois que j'avais rencontré Aquin; il m'avait demandé si j'étais un agent du Parti québécois, avant de consentir à la révision des *Blocs erratiques* que nous allions publier. Et puis il s'est suicidé, une semaine plus tard. Il avait du reste passé toute sa vie à se suicider. Et à se ressusciter aussi. Cette fois-là, devant la Villa Maria, ç'avait été pour de bon. Du moins jusqu'à maintenant, dans l'église



Saint-Jean-Baptiste... Je délirais doucement; je devais me donner des airs; et je pense que j'allais même lévisiter et aller serrer la pince d'Aquin, quand Ig toussota; et je revins sur terre, si je l'avais jamais quittée, et ne vis plus Aquin. Ou bien c'est lui qui remonta au ciel, je ne sais trop; en ces matières, on perd aisément la boule.

J'entendais pour lors les sirènes des engins occupés à déneiger la rue Rachel. Ig aussi, car il s'esclaffa (moi seul l'entendis, comme d'habitude) quand Gabrielle Lavigne entonna l'hymne d'Ernest Gagnon *Dans le silence de la nuit...* «Pour le salut du genre humain, il est une vierge féconde», chantait la mezzo-soprano quand Hubert Aquin, eh oui! me réapparut, toujours dans la niche de saint Georges. Cette fois, il regardait vers l'autre côté du chœur où, dans la niche correspondant à la sienne, une vierge blanchâtre baissait la tête et pleurait.

Soudain, à l'étage, dois-je dire du jubé ou de l'ambon? apparut Gabrielle Lavigne, à côté de la

harpe de Lucille Brais que je remarquais pour la première fois; et elle se mit à chanter *La Vierge à la crèche* d'Alexis Contant; et ce fut le plus beau morceau de la soirée, le plus clair, le plus haut.

Le tableau suivant est proprement fantastique. Il me faut vous dire que d'où je me trouvais, je voyais un christ en croix de profil, accroché à un pilier, et qui m'empêchait de voir Élane Marcil, la violoniste qui accompagnait maintenant le ténor Guy Bélanger. Celui-ci chanta *La nuit de Noël* de Napoléon Crépault, et ce fut émouvant, mais là n'est pas l'essentiel. C'est que, comme je l'ai dit, de mon christ je ne voyais que le profil, et son seul bras gauche; et la tête d'Élane Marcil se trouvait exactement derrière celle du crucifié, de sorte que, de la musicienne, je n'apercevais que les bras, et bien sûr le violon qu'ils tenaient et dont ils jouaient, comme si les deux bras eussent en réalité appartenu au Christ, ou en vérité, et que c'eût été lui, le violoniste! Étrange occurrence que celle de mon christ à trois bras, l'un de plâtre et toujours rivé à la croix, les deux autres de chair et féminins et agiles et divinement musiciens! C'est alors qu'Aquin se mit à pleurer, ou fit mine de le faire; ensuite, presque aussitôt, il se mit à rire convulsivement. «Personne ne nous oblige à être sincère», affirmait-il déjà de son vivant. Et puis il disparut, et la niche fut de nouveau occupée par Georges et son dragon.

À Ig, né au Paraguay, il me fallut expliquer que Hubert Aquin est un des saints martyrs canadiens modernes, avec Émile Nelligan, Paul-Émile Borduas, Saint-Denys Garneau, Claude Gauvreau (et Gaston Miron et Réjean Ducharme, mais ils ne sont pas encore morts). Avis aux intéressés: il reste des niches! Les conditions à remplir pour devenir un saint martyr canadien moderne, voire postmoderne, sont les suivantes: avoir mal vécu; être mal mort; laisser une

œuvre mal comprise (de préférence subversive, tragique, comique, incomplète ou incompréhensible); avoir des apôtres. Ce dernier point est crucial; des apôtres qui travaillent à la télé, c'est l'idéal. Peu importe qu'ils vous encensent ou pas, pourvu qu'il parlent de vous; l'imitation, bonne ou mauvaise, rapporte énormément; souvent, la trahison même paie; l'essentiel, c'est la propagation du mythe. Nelligan a eu Dantin, Wycksinsky, Leyrac, Larose. Aquin a eu Dostie, Godbout et Ricard, Yanacopoulos et Sheppard; et voici maintenant Françoise Maccabée-Iqbal qui publie un ouvrage de piété, *Desafinado*, cha-cha-cha, une *otobiographie* de notre martyr. Oto, oui: j'épelle pour Ig.

— Pourquoi oto?

— Parce qu'il s'agit d'entretiens oraux.

— Pourquoi pas une laryngobiographie?

— Ig, on nous lit: sois sérieux! Ou alors, sois drôle...

Ig me bouda pendant une minute ou deux. Les très saints martyrs canadiens modernes, très peu pour lui. Le récital prit fin. Nous quittâmes l'église. Je notai qu'une église n'est qu'une grotte ouvragée. Une grotte d'art. Artificielle, comique. Que voulez-vous, le théâtre a remplacé la religion! La messe ne se dit plus et les lieux du culte, sauf pour la culture, sont désaffectés. On est au cinéma, on vit dans un film ou dans un autre. C'est bien connu, sauf d'Ig qui, pour essayer de comprendre ma pensée, fit son petit mythologue:

— Ainsi, selon Hébert, le dieu Cinéma (il est aveugle) naquit, certains disent: du titan Théâtre, l'orphelin de Dieu et de Nature, d'autres disent: du vieux Roman, fils de Doute et de Durée, l'un ou l'autre s'étant uni avec la nouvelle Beauté, fille de Commerce et de Publicité; puis Roman ou Théâtre engrossa Individualité, fille de Progrès et de Liberté, et

Individualité donna naissance à la demi-sœur de Cinéma, qu'on nomma Télévision et qui fut une courtisane sans scrupule aucun, dont les liaisons avec des dieux inférieurs sont innombrables, et dont nous descendons.

— C'est à peu près ça, Ig.

— Mais ton Aquin, là-dedans?

— Ah! Lui, il serait le fils de Cinéma qui un jour eut une aventure avec la vieille Neige, elle-même fille de Dieu et de Nature et qui dut s'exiler au Canada quand Théâtre prit le pouvoir en Europe. Le jeune Cinéma était impuissant, mais Neige réussit l'impossible et conçut finalement notre Aquin qui en fut mystifié.

— Ugh! dit Ig.